

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Esclavage ou la libération des femmes
Selon Roger Fournier et Danielle Beaulieu

Fournier, Roger : *Moi mon corps mon âme Montréal etc*,
Éditions La Presse, Montréal, 1979, 252 p.

Beaulieu, Danielle : *Il neige sur les frangipaniens*. Éditions
Naaman, Sherbrooke, 1979, 166 p

Adrien Thério

Number 17, Spring 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1980). Review of [L'Esclavage ou la libération des femmes : selon Roger Fournier et Danielle Beaulieu / Fournier, Roger : *Moi mon corps mon âme Montréal etc*, Éditions La Presse, Montréal, 1979, 252 p. / Beaulieu, Danielle : *Il neige sur les frangipaniens*. Éditions Naaman, Sherbrooke, 1979, 166 p]. *Lettres québécoises*, (17), 23–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'Esclavage ou la libération des femmes

selon Roger Fournier et Danielle Beaulieu

I-
**Moi mon corps
mon âme
Montréal etc**
de Roger Fournier.

La première édition de ce roman remonte à 1975 et avait eu un succès remarquable en France et ici. On republie ce livre en 1979 à l'occasion du film qu'on a fait avec le récit de M. Fournier, film qui s'intitule *Au revoir, à lundi*. C'est un titre qui coiffe peut-être mieux l'histoire de ces deux femmes qui travaillent comme secrétaires de patrons importants, partagent le même appartement, vont voir des films ensemble, se retrouvent dans une boîte qui s'appelle « Le Garde-fou » et couchent presque toujours avec des hommes mariés qui font l'amour en vitesse avant de retrouver leur femme. Des maris fidèles quoi !

Enfin, les deux titres se défendent bien mais le deuxième, le titre du film, donne, il me semble, plus de relief à cette autobiographie de femmes qui passent leur temps à dire à ces « maris fidèles » « Au revoir, à lundi ». Évidemment, l'autre en dit plus et essaie de faire voir la relation qu'il y a entre cette femme lucide et cette ville qu'elle aime et déteste tout à la fois comme ces hommes pressés qui passent dans sa vie.

Autobiographie donc d'une secrétaire qui a beaucoup de talent et qui aime son travail en plus. Non seulement Lucie fait bien son travail mais elle sait qu'elle existe, que le monde existe autour d'elle et c'est peut-être toutes ces questions qu'elle se pose au sujet d'elle-même et de l'univers qui l'entoure qui nous permettent de croire à son histoire et de

s'attacher à ses pas. Le ton est toujours sobre, la narration directe, simple et réaliste. L'histoire en elle-même ressemble probablement à l'histoire de milliers de secrétaires qui font bien leur job et ne désirent rien de plus que de plaire à leur patron. Ces patrons qui se cachent « derrière le temps, le travail, la famille, le devoir » pour éviter de se demander s'ils sont heureux. Lucie et son amie Nicole, entre leurs amants d'un soir ou d'une saison, ne peuvent se cacher derrière ces belles obligations et peu à peu, s'en trop s'en rendre compte, elles en viennent à comprendre que la vie leur a joué un vilain tour, que même en faisant un travail qu'elles aiment, elles ne sont pas du côté des décisions à prendre, du pouvoir, de l'argent. Elles s'épuisent finalement pour faire en sorte que le monde marche — comme tout le monde s'épuise pour la même chose — un monde qui se fait de plus en plus ingrat, au fil des années, pour certaines catégories de personnes. En somme, on



travaille, avant trente ans, pour se faire un avenir. À quelle sorte d'avenir peuvent s'attendre ces femmes qui sont bien traitées par leurs patrons, qui passent pour indispensables, mais qui ne sont que des outils dont on se sert pour que la business prospère.

« . . . Au fait, tout cela est très clair : j'ai peur, moi aussi, du sort qui m'attend, mon sort de femme, être essentiellement sacrifié pour que la vie puisse continuer . . . C'est de la vieille mythologie . . . »

Nicole est aussi réaliste qui nous dit :

« J'en peux plus de vivre comme ça . . . C'est pas une vie !

« Travailler ! Pourquoi travailler ? Pour qui ? Pour les murs de ce maudit appartement qui me pue au nez ! »

En effet, quand on n'a pas trouvé, avant trente ans, le bon petit mari qui va prendre soin de vous pour le reste de vos jours, la vie de secrétaire, malgré ses charmes, commence à durcir les nerfs et la sensibilité. Il suffit de se poser des questions essentielles pour comprendre que travailler pour gagner juste assez d'argent pour se payer un appartement avec une amie, aller au cinéma de temps en temps, au bar ou dans une boîte un peu plus souvent, « C'est pas une vie ». On voit alors plus clair dans cette organisation sociale au moment où, par surcroît, la narratrice se retrouve enceinte et tient à garder son enfant.

Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour changer cette société et cesser d'être esclave ? La narratrice de Roger Fournier ne nous le dit pas. Ce qu'elle nous dit et ce que son amie Nicole — qui finit

par se suicider — nous disent, c'est qu'il y a quelque chose qui est mal organisé dans le système. Il n'est pas difficile de comprendre, en effet, que si ces deux femmes avaient été mieux orientées au départ, si elles avaient fait des études qui sont des portes d'entrée dans des milieux où l'on commande, elles pourraient tout aussi bien, aujourd'hui, être à la place des patrons. Ne sont-elles pas aussi intelligentes qu'eux ? Alors pourquoi doivent-elles passer leurs vies dans des postes de subalternes ? Je crois que c'est la question que le lecteur, à la fin, doit se poser. Pourquoi en effet ? Si Lucie ne trouve pas de réponse à la question qu'elle nous pose tout au long du récit de sa vie, elle nous oblige en tout cas à comprendre que cette belle civilisation du loisir et du plaisir qui nous entoure n'existe pas pour des secrétaires de grandes entreprises, même quand elles sont compétentes et presque indispensables.

Se payer un film de temps en temps, un concert peut-être, un bon appartement, une TV et un système de son, est-ce cela la vie en rose ?

Aucune faille dans ce récit linéaire mené de main ferme. La logique la plus exemplaire. Si nous y ajoutons la logique du système, comment croire que ces deux femmes intelligentes vont le défier sans se détruire ? C'est évidemment ce qui se produit. Après le suicide de Nicole qui nous laisse entendre dans sa dernière lettre qu'elle était lesbienne, Lucie s'en ira tranquillement vers la déchéance morale la plus complète.

Avant de terminer cet article, j'aurais quand même une question à poser à Roger Fournier. Comment se fait-il, monsieur Fournier, que vos deux personnages principaux, ces deux femmes lucides, intelligentes, qui ont une bonne éducation, qui s'intéressent à tout ce qui se passe autour d'elles, qui savent exactement à quel pays elles appartiennent, qui parlent et réfléchissent comme des gens bien, qui s'intéressent à la politique, qui en font des commentaires pertinents, qui s'intéressent, semble-t-il, aux arts — elles vont voir des films — qui portent des jugements pertinents sur la vie sociale de leurs concitoyens, comment se fait-il, dis-je, que ces deux femmes n'ouvrent jamais un livre ?



Tout ce que vous nous dites de leur vie, monsieur Fournier, est rationnel et logique. Mais ces deux femmes, selon moi, sont des femmes qui lisent, qui doivent lire. Vous n'en dites rien. Une seule fois au cours du récit, Lucie demande à Nicole si elle veut un livre. Et c'est fini. Je me dis qu'elles ne peuvent en savoir aussi long sans mettre le nez dans de bons livres. Il faut donc conclure qu'elles lisent en cachette.

Si Roger Fournier a eu affaire à un bon cinéaste, *Au revoir, à lundi* devrait être un excellent film. Je me propose donc, après avoir été lecteur puisque, cette fois, l'occasion m'en est donnée, de devenir spectateur. Je souhaite que tous les lecteurs de ce livre en fassent autant.

2-

Il neige sur les frangipaniers

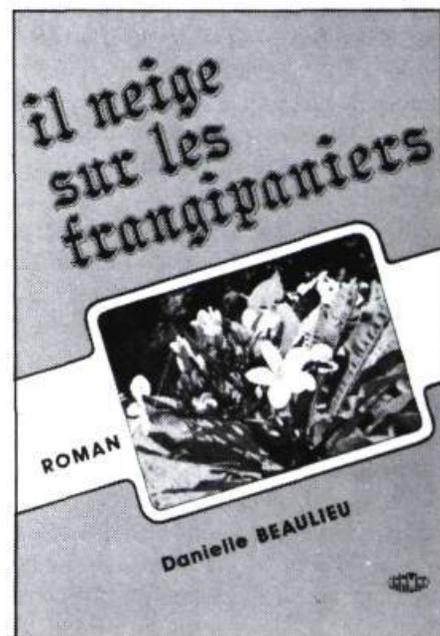
de Danielle Beaulieu*

Si les intentions de Fournier étaient nettes au moment où il s'est mis à écrire son livre, je me demande si les intentions de Danielle Beaulieu l'étaient autant. Avait-elle vraiment le désir de dénoncer la condition dans laquelle se retrouvent souvent des femmes sincères qui croyaient au départ, faire un mariage heureux ? Le texte de la page quatre couverture nous le laisse entendre, certes, mais ne s'agissait-il pas avant tout de raconter une expérience de dépaysement complet, de nous faire voir la difficulté d'accepter la civilisation de l'autre, quand on se retrouve dans un autre pays ?

Oui peut-être mais il y a plus.

Ici, nous n'avons pas affaire, comme dans le roman de Roger Fournier, à des femmes célibataires qui travaillent pour gagner leur vie, mais à des femmes bien mariées, qui ont choisi des maris qu'elles aimaient et avec qui elles avaient

l'intention de faire leur vie. Des femmes qui étaient probablement d'accord avec leur mari quand celui-ci a accepté un poste de conseiller technique ou d'ingé-



nieur en Afrique, en ce cas-ci, au Rwanda. Quelle belle expérience en perspective ! Et pouvoir se dire en même temps qu'on va rendre service à des gens moins fortunés que nous, que par son dévouement, on va peut-être réussir à relever le niveau de vie de ces gens du tiers-monde ! C'est merveilleux, non ?

Il est rare cependant que ces belles griseries de terres lointaines ne se ternissent pas au contact de la réalité. Ici, c'est beaucoup plus que la ternitude des beaux rêves qui est en cause. C'est encore l'organisation sociale qui fait que la femme est toujours en désavantage vis-à-vis de l'homme quand elle passe ce beau contrat de mariage.

Ainsi donc, un mari ingénieur ou médecin ou technocrate décide d'aller se mettre au service des Rwandais. On a besoin de son savoir, de son savoir-faire, de ses bras, c'est évident. Il se donne à corps perdu dans ce travail qui lui prend tout son temps, qui l'éloigne de la maison pendant des semaines. Et pendant ce temps, qu'est-ce que va faire la femme à la maison, seule avec une fournée de serviteurs ? En pleine brousse africaine, comment va-t-elle passer ses journées ? Ici, elle pourrait aller au cinéma, au théâtre, au concert, travailler à demi-temps, à plein temps, elle n'aurait pas le temps de s'ennuyer. Mais là-bas ? Alors toutes ces femmes délaissées ou esseulées se retrouvent dans des soirées. Elles s'invitent, se font des petites fêtes et commencent à boire pour oublier. Un peu plus tard, elles iront à l'hôtel pour continuer à boire et continuer à oublier. Si l'une essaie de retenir son mari, ce dernier lui fera comprendre qu'il faut qu'il reparte se dévouer pour ces gens qui l'attendent.

Quels portraits cruels Danielle Beaulieu fait de tous ces cochons de maris qui s'ouvrent le coeur pour des étrangers en même temps qu'ils le ferment devant leur femme ou leur famille ! Comment voudrait-on maintenant que ces femmes restent des saintes vierges quand l'ennui et la solitude leur mettent des déman-gaisons partout ? Il arrive ce qui doit arriver. L'alcool, la prostitution et que sais-je.

« Claude, t'es toujours parti. Ça devient dur à la fin d'être toujours seule à Butare à attendre. Ce soir-là,



j'avais un peu bu. Je n'avais pas le goût d'être seule. C'était trop me demander. »

Mais le bon petit mari ne comprend pas. Quand il part dans ses randonnées, il est seul lui aussi. Et il est fidèle. Aucune raison que sa femme ne le soit pas. On raisonne comme on peut, à Butare et ailleurs.

Dans ces sortes de situations, c'est évidemment la femme qui paie. Elle paie parce qu'au Rwanda, ou en n'importe quel pays où l'on va se dévouer, on a besoin de son mari et non pas d'elle. On a offert un bon poste au mari mais pas à la femme. Est-ce que cela est normal ? C'est normal évidemment dans une société faite par les hommes et pour les hommes. En dehors d'être infirmière, qu'est-ce qu'une femme peut bien faire dans ce pays lointain ? Pourquoi n'est-elle pas médecin ou ingénieur elle aussi ? On pourrait alors lui offrir un poste tout comme à son mari.

C'est dans des situations pareilles, extrêmes, qu'on se rend compte que la femme, dans notre civilisation, est toujours à la remorque du mari, qu'elle doit le suivre pour son bon plaisir, rien de plus.

— Il doit se passer quelque chose. Sandrine qui part. Claire qui s'en va.

« Ma voisine qui se suicide. »

Oui, il se passe quelque chose. Il faut bien qu'il finisse par se passer quelque chose. Et les bons petits maris qui se

dévouent pour une grande cause ne comprennent rien, ne comprennent pas parce que la société leur donne toujours raison.

Le récit de Danielle Beaulieu, tout comme celui de Roger Fournier, nous oblige à nous poser toutes sortes de questions au sujet de cette société qui, par l'intermédiaire du contrat de mariage, oblige les femmes qui ne l'ont pas signé à jouer des rôles de subalternes, et les femmes qui l'ont signé à devenir des esclaves de luxe qu'on promène de par le monde.

Certains passages de ce livre auraient pu devenir palpitants, beaucoup plus dramatiques. Mais Danielle Beaulieu a choisi la retenue. Il y a des éclats quelquefois mais l'auteur maîtrise peut-être un peu trop ses personnages. On souhaiterait que les éclats deviennent grands et éclatent vraiment ! Malgré cela, le récit reste toujours vivant et continue de redire avec la narratrice, après lecture : « Qu'est-ce que je fais ici ? »

Adrien Thério

* *Il neige sur les Frangipaniers* a obtenu en 1979 le prix Alfred Desrochers, décerné par l'Association des Auteurs des Cantons de l'Est.

Fournier, Roger : *Moi mon corps mon âme Montréal* etc, Éditions La Presse, Montréal, 1979, 252 p.

Beaulieu, Danielle : *Il neige sur les frangipaniers*, Éditions Naaman, Sherbrooke, 1979, 166 p.

